

LA MODERNITÉ AUX XV^e - XVII^e SIÈCLES

2

L'IMAGE DE L'AUTRE EUROPÉEN

XV^e -XVII^e siècles

Études recueillies par

Jean DUFURNET
Adelin Charles FIORATO
Augustin REDONDO

PRESSES DE LA SORBONNE NOUVELLE

1992

L'image de l'Autre Européen à travers les *Avisos* de Jerónimo de Barrionuevo

Les *Avisos* de Barrionuevo appartiennent à la (para)littérature pragmatique, dont la fidélité à la réalité contemporaine décrite est plus étroite que celle présentée généralement par les textes de fiction. Ils ne sont quand même pas un reflet exact de cette réalité : ils tirent d'elle leurs renseignements mais ils en proposent une vision propre à l'auteur, laquelle suppose un certain degré d'« engagement ».

L'objectif principal de Barrionuevo est clair : trésorier du chapitre de la Cathédrale de Sigüenza mais résidant à Madrid pendant les années 1654-1658, ce prêtre veut informer un autre clerc de Saragosse des événements qui surviennent à la Cour et ailleurs et suscitent des commentaires¹.

Cette collection de lettres, écrites pendant les années en question et réunies sous le nom d'*Avisos*, prend une place importante dans la littérature des gazettes et des journaux — la presse primitive — qui se développe tout au long du Siècle d'Or. L'intérêt sociologique et historique d'un tel *corpus* ne fait pas de doute².

1. Les travaux sur Barrionuevo sont pratiquement inexistantes. Cf. cependant l'introduction de Antonio PAZ Y MELIA à l'édition des *Avisos* dans la B.A.E., tome 221, p. 1-12. C'est cette édition que j'utilise et je localise les passages cités d'après elle.

2. Au sujet de ce type de littérature, cf. Henry ETTINGHAUSEN, « Editar la prensa » (in

Dans les nouvelles que Barrionuevo communique à son ami, on note une abondance de détails concernant la situation internationale ainsi que plusieurs observations sur d'autres nations et d'autres peuples, européens ou non.

Dans mon approche — forcément rapide — de la vision de l'« Autre européen » donnée par Barrionuevo, je ferai quelques brèves remarques sur la manière dont certains habitants de l'Europe apparaissent dans les *Avisos*. Vu le peu d'espace qui m'est imparti, je ne peux pas être exhaustif, pas plus que je ne peux me permettre de donner d'eux une image très détaillée ni de justifier sa cohérence. Je vais donc m'en tenir à quelques sondages.

*
**

Le texte de Barrionuevo ne se limite pas à fournir des renseignements objectifs (batailles, traités, réactions politiques, détails « costumbristas ») mais porte également l'empreinte d'une vision du monde influencée par le « militantisme » hispanique de l'auteur³ ainsi que par les circonstances historiques. Cependant, à la différence des œuvres littéraires du Siècle d'Or, dans lesquelles l'« Autre européen » est généralement conforme aux *topoi* de la tradition littéraire et folklorique en vigueur — *topoi* plus ou moins justifiés par le contexte mais encombrés d'ingrédients littéraires, pittoresques ou caricaturaux —, les *Avisos* de Barrionuevo s'écartent de la littérature, opèrent sélection et réduction et transmettent un point de vue qui s'attache aux circonstances historiques, et plus précisément politiques. La façon dont l'auteur considère Anglais, Français, Portugais, Hollandais, Suédois (et les autres Européens) est fonction de la relation concrète que les nations correspondantes entretiennent avec l'Espagne à un moment précis.

C'est pour cette raison que les observations consignées par Barrionuevo ne sont ni systématiques ni complètes. Les *Avisos* sont « limités » par leur relation directe au milieu (courtisan par exemple) qui les génère, par le style même du narrateur (informations brèves, gloses et apostilles

La edición de textos, éd. de Pablo Jauralde, Alfonso Rey et Dolores Noguera, London : Tamesis Books, 1990, p. 183-187). Par ailleurs, Jean-Pierre Etienvre et Lucien Clare coordonnent actuellement les travaux d'une équipe préparant une édition des *Avisos* de Pellicer, accompagnée d'une étude historique, littéraire et linguistique (cf. *Criticón*, 48, 1990, p. 60).

3. Ce « militantisme » n'empêche pas une attitude très critique à l'égard du gouvernement espagnol et de la situation de l'Espagne. Même si Barrionuevo regarde les autres avec méfiance et inimitié, il n'en excuse pas pour autant l'incapacité de ses compatriotes à résoudre les problèmes militaires, politiques et économiques du pays. En particulier, il s'en prend plus d'une fois avec vigueur aux nobles, aux ministres et au souverain lui-même.

concises, absence de commentaires systématiques), et par leur limitation aux faits guerriers et politiques, ce qui marginalise d'autres aspects. De cette façon, l'attention accordée par l'auteur aux personnages en tant qu'individus⁴ prime souvent l'intérêt pour les peuples eux-mêmes. De plus, parfois, il différencie ces derniers de leurs rois ou gouvernants (II, 208) qu'il rend responsables des conflits avec l'Espagne. Cette situation d'affrontement conditionne précisément l'image que Barrionuevo donne de l'« Autre européen ». L'intérêt suscité par ce dernier est proportionnel aux relations conflictuelles entretenues avec l'Espagne. Ainsi, les informations et les commentaires portent essentiellement sur les Portugais, les Anglais et les Français mais beaucoup moins sur les Hollandais, les Allemands, les Italiens (réduits aux Génois et aux Vénitiens) ou les Suédois. En outre, certains peuples sont très peu représentés⁵. D'autre part, les images de ces hommes se distinguent peu les unes des autres (à la différence des portraits littéraires), dans la mesure où des caractéristiques communes entraînent le même type de critique de la part de l'auteur.

Le regard qu'il jette sur ces Européens est un regard xénophobe qui prend sa source dans l'affirmation que la guerre, imposée à l'Espagne, est le mode de relation habituel entre les nations. Cette vision de l'« Autre européen » correspond parfaitement à l'analyse de Maravall :

« se producen manifestaciones xenófobas. [...] Si la figura del extranjero había ofrecido aspectos favorables en otras épocas [...], ahora, con el prenacionalismo del siglo XVII, con el sistema general e ininterrumpido de las guerras interestatales, con la codicia del mercantilismo y quizá con la conveniencia de buscar a alguien sobre quien descargar las desdichas que se sufren, el extranjero pasa a ser [...] una figura indeseable »⁶.

4. Deux personnages surtout retiennent l'attention de Barrionuevo : Cromwell et la reine Christine de Suède. Le premier est, pour lui, l'ennemi le plus pernicieux de l'Espagne, bien qu'il lui reconnaisse d'éminentes qualités d'homme d'Etat et de capitaine. Quant à la seconde, il loue son désir de se convertir à la foi catholique mais il se méfie constamment d'elle car elle est femme et suédoise.

5. Il est vrai que les relations entre l'Espagne et le reste de l'Europe au XVII^e siècle sont plus ou moins tendues. D'une façon générale, les pays européens sont hostiles à la nation espagnole, à l'exception de l'Autriche (cf. à ce propos les remarques d'Antonio Carreira et de Jesús Antonio Cid dans leur édition de la *Vida y hechos de Estebanillo González*, Madrid : Cátedra, 1990, p. XXX-LVIII). On peut trouver aussi une évocation de ces relations, aux alentours de 1630, dans l'introduction de Jean Bourg, Pierre Geneste et Pierre Dupont à leur édition de *La hora de todos* de QUEVEDO (Paris : Aubier, 1980, p. 44-101). Il est utile de comparer la situation en question à celle qu'évoque Barrionuevo vers 1650.

6. Cf. *La cultura del Barroco* (Barcelona : Ariel, 1980), p. 111, note 128. Voir aussi ce qu'il écrit à la p. 329 : « Los movimientos de oposición política, las rebeldías y conspiraciones, y sobre todo el hecho nuevo de que la guerra se haya constituido de un modo

Cette vision d'un monde en guerre perpétuelle est celle qui prévaut chez des auteurs comme Sancho de Moncada, Martínez de Mata, Lope de Deza ou Murcia de la Llana. De même, dix ans environ avant Barrionuevo, Saavedra Fajardo donne une image semblable dans son opuscule *Locuras de Europa* (1644)⁷, quand il présente Mercure survolant l'Europe : « para comprendella toda junta con la vista y con la consideración ». Partout Mars domine, toutes les nations se battent et s'embrasent en conflits incessants. Pour don Jerónimo, cette guerre généralisée qui concerne l'Espagne présente une dimension religieuse importante : en effet, l'ennemi est à la fois un adversaire politique et religieux ; il s'agit d'hégémonie et d'hérésie. De plus, se greffe sur celui-ci un autre problème de caractère économique. Dans ce domaine, la forte conscience de crise qui prévaut en terre espagnole trouve sa justification dans la rapacité des étrangers rendus responsables de sa pauvreté⁸. Par exemple, dans l'« avis » du 11 septembre 1655, nous lisons que le Conseil de Castille veut expulser d'Espagne tous les Français célibataires⁹ : « desustancian a España, y se dice haber más de 20 000 de ellos, que no hay año que no se lleven a 1000 reales de a 8 uno con otro a Francia, que es una gran suma » (I, 188) ; quant à l'« avis » du 4 novembre 1654 (I, 79), il accuse les étrangers, d'une façon générale, d'emporter l'argent hors de la péninsule, etc.

Voyons maintenant quelques observations qui rendent compte de la vision des « autres européens » chez Barrionuevo. Commençons par les plus proches, les Portugais, à un moment où l'espoir de les intégrer définitivement à la Couronne espagnole disparaît peu à peu¹⁰.

general y persistente de relacionarse los pueblos, suscitan una concepción del hombre como sujeto en perenne y constitutiva pugna con sus semejantes ».

7. Cf. l'éd. de José María Alejandro (Salamanca : Anaya, 1965), p. 30.

8. Il s'agit là d'un *topos* littéraire qui apparaît dans la caricature des étrangers, notamment des colporteurs français et des banquiers génois (cf. plusieurs textes significatifs dans Miguel HERRERO GARCÍA, *Ideas de los Españoles del siglo XVII*, Madrid : Gredos, 1966, p. 385-407 et 352-369). Sur ce point, voir un texte explicite de MURCIA DE LA LLANA : « Cierta es que las naciones extranjeras que residen en España, su mayor nervio de enriquecerse es por el trato y contratación por la mar ; pues qué razón hay para que el pobre natural de España con su sudor y su sangre se la esté conservando [la riqueza] para que él la disfrute con sus tratos » (*Discurso político del desempeño del Reino* ; cité par J.A. MARAVALL, *La cultura del Barroco*, p. 111, note 128). On peut remarquer à ce propos que les préoccupations d'ordre économique et financier jouent un rôle important dans les *Avisos*.

9. Cf. dans M. HERRERO GARCÍA (*Ideas de los Españoles...*, p. 403-404) quelques passages du décret d'expulsion ainsi que les raisons alléguées pour la justifier.

10. Même si Barrionuevo est conscient de cette réalité, il n'en qualifie pas moins le roi du Portugal d'usurpateur (« tirano », selon la terminologie politique de l'époque) : cf. I, 42, 43, 71, etc.

On ne peut trouver dans les *Avisos* aucun des *topoi* littéraires sur les Portugais. L'image qui en est donnée relève de la politique et non du folklore. Leur inimitié tenace envers la Castille est ce qui domine¹¹. La rébellion portugaise qui implique surtout la Galice et l'Extrémadoure conduit à les présenter comme auteurs de vols et de saccages (I, 79, 81, 103, 110...). Les paroles attribuées à quelques habitants d'Evora montrent bien l'animosité existant entre les deux peuples :

« Castesaos, aunque se nos ha muerto noso Señor e noso Rey [...], cuando faltara de la sangre real quien lo fuera, trujéramos de Guinea un negro con una jeta de un palmo para que lo fuese, primero que sujetarnos a vuestro Rey » (I, 85).

Ailleurs, un capitaine portugais refuse la provision de neige que lui offre le duc de San Germán, en déclarant qu'il vient en Castille pour boire le sang chaud des Castillans et non les rafraîchissements glacés de ce pays (II, 206). Pour Barrionuevo, le Portugal est un refuge de délinquants et de malfaiteurs (II, 25). Il le représente métaphoriquement par un chien mordant l'Espagne à l'oreille : « no nos deja menear » (II, 211). Cette comparaison dégradante n'est pas la seule à exprimer son point de vue. Ainsi, lorsqu'il commente les traités entre Anglais et Portugais, préjudiciables à l'Espagne, les deux ennemis sont qualifiés de « putas y rufianes » (I, 195). Toutefois, le jugement péjoratif atteint son point culminant lorsque ces Portugais sont assimilés au diable lui-même parce qu'ils traitent avec le Turc, à l'instar des Français (I, 61). Il faut bien remarquer qu'il ne s'agit pas simplement d'une façon de dire car les *Avisos* offrent d'autres fois cette « diabolisation » — sur laquelle je reviendrai —, laquelle témoigne d'une stratégie de dénigrement tout à fait cohérente. Ainsi, le cas de ce médecin portugais qui envoûte ses malades (I, 139) ou celui de Cromwell qui prend conseil de ses démons familiers (II, 86).

Impiété, cruauté et machiavélisme sont d'autres traits attribués aux Portugais. Toujours prêts à s'allier aux hérétiques anglais ou aux Turcs infidèles (I, 58, 61), leur comportement, à la guerre, est dépourvu de toute humanité : dans l'« Avis » du 4 août 1655, on peut lire les terribles cruautés qu'ils ont commises à Salvatierra, en dépeçant les Espagnols ou en leur infligeant des morts insolites (« muertes extrañas »), ou encore en utilisant les prisonniers comme boulets de canon. L'adjectif « sebo » qui,

11. Cf. à ce sujet les textes littéraires, recueillis par M. HERRERO GARCÍA (*Ideas de los españoles...*, p. 149-154).

dans la tradition littéraire, fait référence à l'inclination à l'amour des Portugais¹², doit s'interpréter ici comme une allusion à leur cruauté : « con razón llaman sebosos a los portugueses, por lo inhumanos que se muestran con sus enemigos » (I, 169).

Mais cette image négative est encore renforcée quand il les présente comme judaïsants. Plusieurs fois, il est question de ceux qui sont venus en Espagne pour fuir l'Inquisition portugaise, leur destination finale étant presque toujours Anvers ou Amsterdam (I, 48, 58, 66, 126, 190, 223 ; II, 23, 70, etc). Comme le remarque l'« Avis » du 18 septembre 1655 (II, 191) : « tiénese por cierto que no hay portugués alto ni bajo que no judaice en Madrid ». De même, ne manquent pas non plus les plaisanteries habituelles sur l'aversion des juifs pour le cochon, telle cette mention d'un larcin de 500 porcs commis par les voleurs portugais, lesquels seront réduits à manger cette viande : « habrán de comer aunque les pese » (II, 208).

Toutefois, cette vision fondamentalement négative s'accompagne de la reconnaissance de quelques qualités comme la capacité politique et guerrière, l'aptitude à bien gouverner et le courage : « es gente varonil y animosa » (I, 128), « valiente y arriscada, no conociendo el temor » (I, 71), « no se puede negar ser esta gente valerosísima » (II, 89). Le 1^{er} mai 1655 (I, 133-134), la description de la situation portugaise atteint presque les dimensions mythiques d'une utopie dans son ordre et sa perfection. Il y est question de grande prospérité, du trésor que le roi garde dans une tour comme dans un conte merveilleux (« en una torra de su palacio, con muchos candados y guardas y tres diferentes llaves : I, 133), de l'organisation de l'armée et de son entraînement, de la construction des navires, de la justice exemplaire qu'on rend dans ce pays « comme au temps de Salomon », etc. En réalité, ces aspects positifs de l'« ennemi » servent à mettre l'accent sur la situation de l'Espagne car, si les Portugais ont une bonne politique en matière de finances et si « leurs troupes ont tout ce qui leur est nécessaire » (II, 212), en revanche, il est dit des soldats espagnols qu'ils se trouvent dans une situation lamentable : « pocos, rotos, hambrientos y mal pagados, y todos se huían » (II, 213). Barrionuevo utilisera plusieurs fois les éloges qu'il adresse au gouvernement de l'adversaire pour

12. Cf. sur ce point le commentaire de Gonzalo CORREAS (*Vocabulario de refranes*, Madrid : Tipografía de la « Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos », 1924, p. 407) : « Elamámoslos sebosos a los portugueses motejándolos de muy enamorados que así se derriten ellos con el amor como el fuego con el sebo ». J'ignore le fondement sémantique ou étymologique de l'interprétation donnée par Barrionuevo.

critiquer ouvertement le désordre de sa propre nation, méritant par là le qualificatif de « journaliste d'opposition » qu'on lui a parfois attribué.

Les Anglais, considérés comme ennemis (ils attaquent les possessions espagnoles américaines, piratent la flotte et inquiètent Cadix), relèvent de cette barbarie atroce (I, 72) mais présentent aussi d'autres éléments caractéristiques : traîtres, ils n'ont aucune parole et sont surtout coupables d'hérésie¹³. En réalité, le premier trait découle du second car qui manque à la foi de Dieu manquera à celle des hommes (I, 147, 158, 189). C'est bien le point de vue religieux qui est le plus important et cette critique s'inscrit dans une conception messianique de la monarchie des Habsbourgs, rempart du catholicisme¹⁴. Barrionuevo souligne maintes fois les persécutions contre les catholiques ainsi que les profanations (I, 79, 92 ; II, 114, 129, 212...). De même, après avoir laissé entrevoir une possibilité de trêve ou d'alliance avec Cromwell (I, 41), il souligne que les prétentions de ce dernier au sujet de la liberté de conscience sont un obstacle irréductible à toute possibilité d'entente :

« [...] habiendo propuesto por su parte al Rey nuestro señor en el propuesto de paces un comercio general [...] y sobre todo la libertad de conciencia, le respondió que primero perdería la vida, la honra, la hacienda y todo cuanto tuviese, que tocar en un ápice a la verdadera fe católica » (I, 174).

Cromwell est ainsi le prototype de l'« Autre » négatif et l'on regrette de devoir admirer chez un tel ennemi des qualités d'homme d'Etat (« el mayor estadista que se conoce », I, 74). Mais, au bout du compte, l'homme d'Etat anglais est une « bête » conseillée par des démons (II, 86) et son anéantissement est demandé à Dieu lui-même (I, 257). Une fois de plus, la « diabolisation » de l'ennemi (I, 292 : « tanto demonio inglés », I, 304 : « tanto navío inglés y demonio como nos persigue », etc.) constitue une métaphore qui résume une telle vision.

Toutefois, les Français, ennemis privilégiés, comme en témoigne Carlos García dans son *Antipatía de Franceses y Españoles* écrite au début du siècle, sont les favoris en ce qui concerne l'identification avec les

13. Cf. encore une fois les textes réunis par M. HERRERO GARCÍA (*Ideas de los Españoles...*, p. 466 sq.). Les jugements sur Cromwell se trouvent p. 481-484. Les Anglais sont aussi mentionnés dans d'autres passages des *Avisos* : cf. lettre LIV, LXII, LXIII, LXXII, LXVI, LXVII, LXXX, etc. (Voir l'index correspondant : B.A. E., t. 222).

14. Cf. également M. HERRERO GARCÍA, *Ideas de los Españoles...*, p. 29 sq.

démons¹⁵. La guerre continuelle entre les deux nations et l'occupation de la Catalogne attise cette inimitié. Barrionuevo, comme tant d'autres, accuse les colporteurs français d'emporter l'argent espagnol (I, 88) et leur attribue une série de vices inhérents à leur nationalité : ils sont astucieux, sans scrupules (I, 116), insolents (I, 170), ivrognes (II, 55) et n'ont pas de parole (I, 77). Le Français n'est pas à proprement parler hérétique, comme l'Anglais, mais impie et mauvais catholique, avec un penchant pour le sacrilège et la profanation, comme cela apparaît dans l'« Avis » du 12 décembre 1654 (I, 94) dans lequel on le voit transformer les églises en écuries et jeter le Saint-Sacrement aux chevaux. Il trahit la religion puisqu'il est responsable de la continuation de guerres fratricides avec l'Espagne qui finiront par détruire l'Eglise : « está muy cerca de perderse la Iglesia católica romana » (I, 209). L'image antagonique de la France sera la république de Venise : le combat qu'elle mène contre les Ottomans est légitime et juste à l'inverse de celui que la France livre aux Espagnols (I, 121). Barrionuevo, scandalisé, raconte que, de surcroît, la nation voisine contracte des alliances antinaturelles, avec le Turc par exemple :

« Miseria terrible, inhumana, que se valgan los cristianos de enemigos de la fe contra su misma religión, estribando sólo en razón de estado que ha llevado a tantos al infierno » (I, 131)¹⁶.

Pour nuire à l'Espagne, la France a partie liée non seulement avec l'Infidèle mais encore avec le diable :

« Hasta con el diablo tiene el Francés hecha alianza contra nosotros, que su odio no puede llegar a más ni su descaro puede ser mayor con Dios y con todo el mundo » (I, 316).

La fonction de bouc émissaire, dont Maravall fait état à propos de la

15. Cf. *Avisos*, I, p. 97, 131, 135, 137-138. Les termes utilisés sont explicites : « demonios », « diablo de nación », « demonios son », « ellos son diablos », etc. Cf. en outre d'autres textes dans M. HERRERO GARCÍA *Ideas de los Españoles...*, p. 413-414. Voir de même le travail de Benito PELEGRIN, « Les français dans *La hora de todos* de Quevedo et dans le *Criticón* de B. Gracián : de la satire à l'allégorie » (in *La contestation de la société dans la littérature espagnole du Siècle d'Or*, Toulouse : Publications de l'Université de Toulouse Le Mirail, 1981, p. 179-191) ainsi que la communication de Josette RIANDIÈRE faite au présent colloque.

16. Parallèlement, Quevedo, non moins scandalisé, écrit à don Francisco de Oviedo à propos des rumeurs qui ont couru sur le passage à l'ennemi ottoman de nombreux chevaliers de Malte, d'origine française : « extraña cosa se me hace creer que trescientos caballeros de Malta (aunque sean franceses, que no hay más que decir) se resolviesen a renegar de Jesucristo [...], pero entre franceses todo puede ser » (cf. *Epistolario*, éd. de Luis Astrana Marín, Madrid : Instituto Editorial Reus, 1956, p. 503).

xénophobie du Siècle d'Or, est parfois dévolue par Barrionuevo aux Français de façon très caractéristique. Ainsi l'« Avis » du 2 juillet 1656 (I, 295) rend les Français responsables de l'épidémie qui ravage Naples car, dit-il, ils empoisonnent les viandes, les légumes, les fleurs, les fontaines, les rues, les maisons et même l'air en jetant une poudre nocive. Ces accusations rappellent celles lancées contre les Juifs lors des épidémies médiévales de peste (étudiées par René Girard dans *Le bouc émissaire*¹⁷), accusations qui, comme chez Barrionuevo, vont jusqu'à l'attribution d'éliminations collectives.

Dans les *Avisos* apparaissent d'autres Européens mais ils se détachent beaucoup moins que les précédents. Je me contenterai donc d'un bref commentaire à propos des plus significatifs d'entre eux.

Les Italiens sont relativement peu présents : quelques remarques générales signalent leur astuce et leur versatilité en matière politique (I, 54, 148). Il est également fait mention, quelquefois, des Calabrais (II, 15) en des termes conformes au *topos* traditionnel de leur mauvaise réputation¹⁸. Toutefois, les *Avisos* accordent une place plus importante aux Génois et aux Vénitiens. Les premiers pour leurs qualités de banquiers, en dépit de la crise économique et du fait que les marranes portugais, soutenus quelque temps par Olivarès, les ont évincés¹⁹. En ce qui concerne les seconds, il faut remarquer que Barrionuevo ne souscrit pas à la vision négative donnée d'eux par Quevedo quelques décennies plus tôt. Les diatribes de don Francisco sur ce point sont bien connues²⁰. En

17. Utilisez la traduction espagnole (Barcelona : Anagrama, 1986). Cf. p. 7-63.

18. La mauvaise réputation des Calabrais était proverbiale. On disait d'ailleurs que Judas était originaire de Calabre (cf. M. HERRERO GARCÍA, *Ideas de los Españoles...*, p. 384).

19. Cf. *Avisos*, I, p. 46-47, 52, 56-57 ; II, p.47. Sur les *topoi* concernant les Génois, cf. M. HERRERO GARCÍA (*Ideas de los Españoles...*, p. 353-368) ainsi que QUEVEDO (*La hora de todos* p. 80-86). Au sujet des abus des spéculateurs génois, les textes sont nombreux : cf. par exemple QUEVEDO, *Sueño del juicio final* (in *Sueños y discursos*, éd. d'Ignacio Arellano, Madrid : Cátedra, 1991), note 138. Cf. aussi Ruth PIKE « The image of the genoise in the Golden Age Literature » (in *Hispania*, XLVI, 1963, p. 705-714).

20. Cf. *Lince de Italia* (in *Obras completas, Prosa*, éd. de Felicidad Buendía, Madrid : Aguilar, 1974), p. 893 : « Venecia, que busca la paz con la boca y la guerra con los dineros, siempre procurará la inquietud de los reinos de Vuestra Majestad » ; *Ibid.*, p. 897 : « Venecia, señor, es el chisme del mundo, y el azogue de los príncipes [...]. Es Venecia más dañosa a los amigos que a los enemigos ». Cf. également *Mundo caduco* (in *Obras completas, Prosa*) p. 795 : « Gente son nacida al logro, destinada al robo ; viven en paz con meter a todos en guerra [...] ; sus ejércitos son alquilados, sus armadas aparentes, república ramera que toda la vida está ganando con su cuerpo para valientes que la defiendan » ; *Ibid* p. 794 : « los Venecianos [...] tienen por injuria la justicia y la razón », etc. Comme on peut le voir, Quevedo attribue tous les vices aux Vénitiens (traîtrise, cupidité, vénalité, cruauté, lâcheté, etc.).

revanche, l'auteur des *Avisos* ne retient des Vénitiens qu'un seul trait, tout à fait positif : ils luttent contre les Turcs. Eux seuls sont engagés dans une guerre sainte et sont de ce fait donnés en exemple. Les références à cette attitude sont constantes :

« han dado los venecianos una gran rota al Turco [...] Esta sí [...] es buena guerra, y no por temas particulares, destruyéndose los cristianos unos a otros » (I, 153) ; « Sólo Venecia anda la más cuerda, siendo todos sus debates contra el enemigo común » (I, 167) ; « los venecianos que tan valerosamente proceden contra esta gente enemiga de Dios y del género humano. Guerra, cierto, santísima y digna de imitar » (I, 314).

On pourrait citer bien des passages encore (I, 128, 136, 151, 169, 177, 297, 312-13 ; II : 7, 63, 94, 179, etc).

Un autre groupe d'Européens du Nord est caractérisé comme hérétique ce qui implique déloyauté, cruauté et impiété : ainsi des Hollandais (I, 61, 76), et surtout des Suédois. A côté de nombreuses allusions ambiguës à la Reine Christine (élogieuses parfois mais toujours teintées de misogynie)²¹, apparaissent d'autres mentions du peuple suédois : on signale toujours son hérésie (I, 128) et sa haine à l'égard des catholiques (I, 127) : « son herejes desalmados que lo llevan todo a fuego y a sangre » (I, 152). Ils désirent venir à bout de la religion romaine (I, 210). Bref, il s'agit d'une nation honnie : « aborrecible a Dios y formidable a las gentes » (I, 246) et, comme le remarquent Carreira et Cid²², les Suédois représentent le prototype d'une humanité hostile à l'Europe « habitable », à savoir, pour Barrionuevo, celle qui se trouve sous la domination de la dynastie autrichienne.

On rencontre peu de références aux Allemands car ils ne sont mêlés à aucun conflit ; à peine quelques mentions d'eux comme soldats mercenaires, très portés sur la boisson, conformément au cliché habituel (I, 92, 96, 129, 136...). Quant aux Irlandais vivant en Espagne, ce sont toujours des mendiants (I, 243, 267-68), ceux qui sont restés au pays subissant la persécution anticatholique de Cromwell (I, 92).

Pour finir, on trouve pêle-mêle, de façon sporadique et peu détaillée, des renseignements sur les Polonais, les Russes, les Hongrois, les Danois

21. Cf. l'index des *Avisos* (B.A.E., t. 222).

22. Cf. *Vida y hechos de Estebanillo González* p. XVII.

et quelques autres peuples européens. Faute de place, je renvoie le lecteur à l'index de l'édition de la B.A.E.

*
**

Au terme de cet exposé sommaire, il apparaît clairement que la vision de l'« Autre européen » spécifique des *Avisos* est une vision négative et empreinte d'hostilité. Elle est orientée par la lutte politique, la guerre et l'affrontement religieux, options qui déterminent de manière décisive la perspective du narrateur. La métaphorisation diabolique, appliquée aux Européens ennemis de l'Espagne, se complète par d'autres images qui, dans la discrète rhétorique de cette prose informative, prennent un relief singulier : je rappellerai simplement l'assimilation métaphorique de l'Espagne au manteau du Christ que les bourreaux tirent au sort (II, 207). Une telle image rend parfaitement compte des deux pôles (défense de la foi/impiété plus hérésie) qui caractérisent la dualité de l'Autre pour Barrionuevo.

Mais s'il fallait résumer de manière imagée et synthétique la vision que don Jerónimo a du reste de l'Europe et de sa relation avec l'Espagne, il serait difficile de trouver une meilleure formulation que celle exprimée par l'allégorie du pasquin romain dont l'évocation est insérée dans l'« Avis » du 24 octobre 1654 (I, 73) :

« En Roma ha salido ahora un pasquín gracioso. Una vaca muy gruesa, con grande ubre, escrito en la frente « España ». Muchos becerrillos que la maman alrededor, con rótulos : « Inglaterra », « Flandes », « Holanda », « Francia », « Alemania », « Italia » y otros enemigos nuestros. Asido de los cuernos, el rey de Francia, teniéndole casi torcida la cabeza, y sobre el lomo, muchos togados con gorras y palos en las manos que la van guiando ».

Ignacio ARELLANO
(Université de Navarre)